

KÉVIN MUSIN

Au-delà du Pont

Roman

© 2025 Kevin Musin
Édition : KG Edition
ISBN : 9782959696701
Dépôt légal : 02/2025

*À toutes les âmes tourmentées qui ont cherché une raison de vivre, croyez-en la
vie. Même dans l'obscurité se cache la lumière d'une bougie que l'on peut
toujours raviver.*

PROLOGUE

Je me tiens debout sur l'une des rambardes métalliques du majestueux Pont de Brooklyn, dans un équilibre précaire, mes pieds serrés contre cette simple barre d'acier menaçant de flancher à tout moment. Sous moi, un gouffre vertigineux s'ouvre prêt à m'avalier tandis que la vie new-yorkaise s'agite autour : l'East River scintille sous un ciel étoilé de mille feux, le tumulte des voitures forme un faisceau continu en contrebas. Mais ce n'est pas pour admirer les jeux de lumière nocturnes sur l'eau que je suis venu. En bas, les passants, submergés par leur routine, semblent indifférents, ne prêtant aucune attention à ma silhouette, une simple tâche presque fantomatique suspendue au-dessus de l'abîme tel un funambule sur une corde raide.

Attiré par ce pont, le refuge de mes nuits d'errance, je

cherche un apaisement à mes souffrances abyssales, une douleur qui étouffe mon âme vacillante. « Peut-être trouverai-je ici la paix ? » me murmure une voix intérieure et j'ai envie de la croire. Le Pont de Brooklyn, avec ses arches de pierres majestueuses et ses structures d'acier imposantes, se dresse comme un sanctuaire spectral, prêt à m'accueillir tel un vieil ami, à m'engloutir dans son ombre colossale. La surface calme de l'East River, tel un miroir obscur, semble refléter ma solitude, le mutisme de mon cœur tourmenté.

À ma droite, les gratte-ciels de Manhattan étincellent, tel un essaim de lucioles titanesques, gardiens silencieux de la trépidante mosaïque urbaine. Je contemple leurs lumières, imaginant l'activité qui se déroule derrière chaque fenêtre éclairée : un jeune avocat éreinté par sa quête constante de reconnaissance, rêvant de devenir associé, une mère aimante enveloppant son bébé endormi dans sa couverture, un vieil homme plongé dans les pages froissées du journal. Dans ce kaléidoscope de vies, je me tiens là, une âme en perdition, suspendue hors du temps, au bord du précipice, au seuil d'un monde qui m'échappe.

En contrebas, le courant incessant des voitures s'est maintenant figé. Les passants, saisis par l'unicité de cet instant, se sont immobilisés, certains regardent, d'autres

filment, captivés par la possibilité lugubre de capturer une scène à la fois tragique et virale. La ville, comme en pause, retient son souffle, accentuant mon sentiment de solitude. Mes pensées divaguent vers des moments heureux, ceux où j'étais encore entouré d'amis m'aidant à survivre, illuminant mon quotidien de moments extraordinaires, telles des étoiles scintillantes dans l'obscurité. Alors, pour un instant éphémère, la douleur qui me ronge s'apaise, devenant presque tolérable.

Mais la nuit est tombée et j'ai beau regarder vers le ciel, je n'arrive plus à discerner d'étoiles. Ainsi la souffrance qui m'enserme va bien au-delà de la douleur physique ; un gouffre de désespoir si abyssal qu'il se tord en moi, se manifestant par un poids lourd dans mon estomac et une brûlure intense dans ma gorge. Mon esprit, autrefois vif et alerte, paraît aujourd'hui englouti sous un déluge de pensées sombres, de souvenirs obsédants. Les yeux clos, je m'abandonne au vent, laissant les effluves de l'océan et de la senteur piquante du bitume humide qui me traversent, prenant ce bol nécessaire pour respirer à plein poumon.

Étrangement, la peur m'a quitté, même face à l'idée vertigineuse de plonger dans le vide. Cinquante mètres plus bas, l'East River s'étend, un abîme liquide promettant une fin abrupte et un passage vers l'inconnu. Perdu dans cette

contemplation sinistre, le cri perçant d'une nuée d'oiseaux fend le ciel nocturne, déchirant le silence pesant de la nuit.

« Tu es seul », susurre une voix lointaine dans mon esprit, un murmure aussi tendre que cruel. J'ai placé mon dernier espoir dans mon téléphone, mais il reste sombre et inerte, silencieux d'une réponse pour me sauver. Frappé par le désarroi, je pense à mes amis qui viendraient immédiatement si je criais à l'aide. Pourtant, c'est elle que j'ai appelée en sachant qu'elle ne viendrait pas. Où se trouve-t-elle à présent ? Déjà en route pour Los Angeles ? Peut-être. Dans ma poche, mes doigts effleurent une dernière pilule de Xanax. Mais ce remède provisoire ne suffit plus à panser mes peines. Le temps est venu. Je ferme les yeux et je m'imagine franchissant le pas, plongeant dans l'obscurité, sous le regard figé des spectateurs.

Cette année, tout s'est effondré, ébranlant les fondations de mon esprit déjà fragile. Des tragédies et des regrets ont éclipsé des instants de joie et de bonheur. Submergé par le souvenir d'un amour perdu, je réalise tristement que je ne peux plus maintenant reculer puisque plus personne ne m'attend maintenant.

Je respire profondément, remplissant mes poumons de l'air frais et salé de la nuit. J'ouvre les yeux, mon regard s'égare vers l'horizon où les bateaux naviguent librement sur l'océan.

Une larme chaude coule le long de ma joue pour venir s'écraser contre l'acier gris rouille.

« Encore un effort. », me lance mon inconscient sous un ton de défi. Cependant, une incertitude insidieuse vient me défendre, une autre partie de moi qui souhaite que je m'accroche encore à la vie. Est-ce vraiment mon unique issue ? Mon existence a-t-elle encore un sens ? Personne ici pour m'arrêter, personne à blâmer pour cet acte désespéré. Ayant longtemps douté de l'amour et me méfiant des idylles romanesques, ce coup de foudre inattendu m'a pris de court et a bouleversé mes croyances. Aujourd'hui, dans une ironie cruelle, je me tiens au bord de l'abîme, prêt à me laisser engloutir par cet amour qui m'a détruit.

Le vent se renforce, ébouriffant mes cheveux avec une vigueur sauvage. Levant les yeux vers le vaste théâtre citadin, je recherche un signe, fût-il infime. Mes pensées forment un vortex de souvenirs et de réalités actuelles, où passé et présent se mêlent dans une danse chaotique. Sur ce pont, je suis déchiré entre deux mondes : l'un, un gouffre de douleur et de perte, et l'autre, une nébuleuse d'espoir incertain et de souvenirs apaisants.

Dans cet instant en suspens, à la frontière entre le ciel et la terre, entre le vécu qui m'a modelé et un avenir indéfini, une

révélation s'impose : chaque battement de cœur, chaque respiration sont un temps trop dur à endurer à mes yeux. Alors maintenant que le temps est venu, je vais sauter et abandonner pour laisser la mort m'embrasser.

CHAPITRE 1

L'été étouffant enveloppait Danbury de son étreinte, plongeant la ville dans une chaleur impitoyable, la métamorphosant en contrée abandonnée. Derrière chaque volet fermé se dissimulait une atmosphère suffocante, tandis que les résidents, assoiffés d'air frais, hésitaient à s'aventurer dehors. De temps à autre, un chat fougueux bravait l'ardeur implacable, glissant tel un spectre à travers les refuges ombragés. Oser sortir en cette fin d'août relevait de la folie. La canicule avait transformé les rues en labyrinthe poisseux d'obscurité et de lumière. Les pelouses, autrefois luxuriantes, gisaient maintenant cramées, jaunies par la sécheresse. Danbury, dans son ensemble, semblait engagée dans un affrontement silencieux, mais acharné contre les éléments.

Retranché dans ma chambre, un havre de paix et de

pénombre agréable, je profitais de la douce lueur de ma lampe de chevet qui me berçait. Cet endroit était devenu mon sanctuaire, où je m'adonnais à des rêveries sur mon avenir à New York, me demandant si je pouvais égaler le courage et la ténacité de mes héros de fiction favoris. Le mot « Refuge » décrivait parfaitement cet espace : un lieu de quiétude et de contentement durant les chaudes journées d'été. Ma chambre s'était muée en une forteresse de solitude, un abri paisible contre la fournaise extérieure. Entouré de piles de livres qui formaient des murailles protectrices, je m'abandonnais dans un royaume de papier, vivant les aventures exaltantes de Sherlock Holmes, Fitz ou Bilbo. À leurs côtés, mon existence d'adolescent à Danbury pâlisait d'une certaine monotonie.

Malgré le sanctuaire que créait ma chambre, dédié à l'évasion littéraire, je ne pouvais me soustraire entièrement à l'étau de la canicule régnant à l'extérieur. La chaleur, aussi furtive qu'implacable, s'infiltrait à travers chaque interstice de ma maison peu isolée, envahissant progressivement mon espace personnel. Elle enlaçait mes vêtements et ma peau d'une caresse brûlante, faisant apparaître des perles de sueur sur mon front. Pourtant, malgré son inconfort, je ne l'aurais échangée pour rien au monde. Cette solitude choisie, ma bulle de sécurité et de bien-être simple et authentique, était pour moi

des alliés précieux dans un monde souvent lugubre et écrasant.

Assis sur mon lit, je me laissais emporter par un tourbillon de pensées, réfléchissant à la vie que j'allais bientôt abandonner derrière moi. Danbury, ses rues baignées de silence et chargées de souvenirs, était à la fois un nid familial et un territoire dangereux surtout depuis le départ d'Adam en pensionnat. Heureusement, nous allions nous retrouver à New York dans notre colocation, une nouvelle vie que j'attendais avec impatience. Un chapitre de mon existence s'apprêtait à se fermer, laissant place à des sentiments mêlés d'excitation et d'appréhension face à cette aventure mystérieuse qui m'attendait.

Pendant de longues heures, je me plongeais dans un roman ingénieux d'Arthur Conan Doyle, « Son dernier coup d'archet », mon livre préféré que j'avais déjà lu de nombreuses fois. À chaque lecture, y compris celles déjà bien connues, je me plongeais dans un refuge, une nouvelle évasion. Ses récits agissaient telles des clés magiques, ouvrant les portes de mon imagination et dissipant les ténèbres qui s'accumulaient dans mon esprit durant ces moments de profondes tristesses. En ce dernier jour à Danbury, ma lecture me permettait d'échapper à la chaleur et de plonger à la poursuite de « Von Bork ». Les personnages qu'il avait créés — transcendaient leur statut de

simples figures littéraires ; ils étaient devenus mes compagnons d'aventure, des amis fidèles m'offrant un sursis, même éphémère, face à la dure réalité de mon quotidien.

Le harcèlement marquait mon adolescence, un mot lourd de sens, de souffrances et de conséquences. Ce qui aurait dû être un terme abstrait, une simple définition dans un dictionnaire s'était muée en une vérité envahissante, une présence sournoise et omniprésente dans mon quotidien. Ce fléau avait progressivement infecté mon existence, transformant ainsi chaque journée en une bataille incessante pour la survie. Railleries, comportements problématiques, bousculades et agressions physiques étaient la trame sinistre de ma vie. Toujours sur le qui-vive, je luttais pour me protéger contre la brutalité de ceux qui avaient décidé de faire de moi la cible de leurs malveillances. Dans ces moments, mes pensées se dirigeaient vers ma mère, une femme forte et courageuse. Elle était pourtant impuissante face à mes tourments, elle ne pouvait me sauver de cette dure réalité. Son regard soucieux me rappelait que, malgré tout son amour, elle ne pouvait endurer les tourments à ma place.

Je restais en retrait de la foule, me dissimulant de ceux qui semblaient déterminés à me faire du tort. La plupart du temps, j'étais accompagné uniquement par la solitude. De temps en

temps, un sourire éphémère éclairait mon visage en me remémorant la fois où Adam avait lâché une bombe à eau sur un passant depuis le toit du Collège, mais ce n'était que des moments épars dans ma vie d'adolescent humilié. Les moqueries, les humiliations et les coups étaient, eux, omniprésents. Rentré chez moi, exténué et meurtri, je trouvais donc refuge dans ma chambre où je pouvais reposer mon âme meurtrie. Dans cet espace de tranquillité et de sécurité, j'étais libre de me plonger dans la lecture, m'échappant de cette réalité suffocante et de la toile d'angoisse qui m'enveloppait, telle une araignée qui capture sa proie pour ensuite la dévorer.

Pour moi, la lecture s'était transformée en quelque chose de bien plus profond qu'un simple passe-temps. Elle était devenue une nécessité vitale, un antidote contre le spectre incessant du chagrin et de la douleur. Elle était mon grappin dans la tempête, me maintenant à flot dans un océan tumultueux de violences et de craintes. La brutalité constante qui m'entourait prenait la forme de vague déchaînée, implacable et cruelle. À dix-huit ans, je me sentais ainsi en décalage total avec le style de vie des autres jeunes de mon âge. Je n'avais pas connu le bal de promotion, ni les premières sorties entre amis et encore moins la découverte de l'alcool ou du premier amour. Inlassablement, je me réfugiais donc dans

des histoires captivantes, découvrant des univers de fiction qui m’offraient, ne serait-ce qu’un instant, une faible échappatoire à l’angoisse.

Doucement, je me redressais et quittais mon lit, conscient que les mots du livre ne suffisaient plus à retenir mon esprit vagabond. J’étais resté fixé sur une phrase, la relisant sans cesse pour en percer la signification. Quelle heure pouvait-il bien être ? Mes yeux fatigués m’indiquaient qu’une chose : je venais de passer plusieurs heures à me perdre dans la lecture. Je pris mon téléphone pour regarder mes notifications où je lus un message d’Adam.

— Prêt pour demain ?

— Oui, bien sûr !

Un rapide regard par la fenêtre me permit de savoir que le soleil était en train de se coucher. Les rues calmes de Danbury, à la fois familière et étrangères, créant ainsi un mélange paradoxal de sentiments. Cette ville où j’avais grandi, qui avait été le témoin de mon développement et de mes changements, n’avait pourtant jamais éveillé en moi une impression d’appartenance.

— Demain, tout changera, me dis-je en ressentant de l’excitation à penser à mon futur loin d’ici.

À l’extérieur, un chat solitaire traquait avec amusement un

rongeur, ses yeux fixés sur sa proie, les griffes sorties, il s'apprêtait à porter le coup fatal.

— Tout comme moi, échappant inlassablement à mes propres démons, pensai-je, un sourire teinté d'amertume se dessinant sur mes lèvres.

La vulnérabilité de cette petite créature, tout en bas de la chaîne alimentaire, représentait le miroir de ma situation personnelle dans la hiérarchie sociale. Mon aspiration à m'élever au-delà des tourments de ces années était plus pressante que jamais. J'en avais assez de subir cette torture psychologique quotidienne. Le calendrier accroché sur le mur de ma chambre était un rappel permanent de mon objectif. Je devais absolument quitter Danbury et laisser derrière moi tout ce passé.

Rapidement, je revêtis mon t-shirt avec la tête de Batman dessus et me dirigeai vers la cuisine dans l'espoir de grappiller quelque chose à manger avant le retour de ma mère. Je descendais les escaliers rapidement, la maison était plongée dans une pénombre agréable, enveloppée dans un calme paisible que j'appréciais tant. En arrivant dans la cuisine, un regard furtif vers l'horloge au-dessus du réfrigérateur m'indiquait qu'il était 21 h 30. Le retour de ma mère était imminent, je me hâtai dans le placard, attrapant du pain de mie,

du jambon et du fromage, les disposant rapidement sur le plan de travail.

Cependant, à cet instant précis, j'entendis la porte d'entrée s'ouvrir. Je sus qu'elle était là et que toute tentative d'évasion était inutile. Son inquiétude à mon égard frôlait l'obsession, mais pouvais-je vraiment lui en vouloir ? À maintes reprises, son angoisse l'avait submergée face à mes déboires. Tout d'abord, j'avais essayé de la protéger de la réalité de ma souffrance à l'école, mais le jour où j'étais revenu chez nous avec un œil au beurre noir, je n'avais pu lui cacher plus longtemps la situation. J'avais dû lui avouer cette vérité crue ; j'étais la cible d'un harcèlement constant de la part des autres élèves. Cette confession l'avait profondément affectée, au point qu'elle envisageait même de se rendre au commissariat. Après de longues discussions à cœur ouvert, j'avais réussi à la convaincre de ne pas intervenir de peur que cela n'aggrave mon calvaire. Elle avait cédé, non sans une inquiétude persistante qui l'accompagna tout au long de mes années de lycée, une réaction que je comprenais parfaitement, compte tenu des circonstances.

Elle entra dans la cuisine au moment même où je refermais précipitamment le réfrigérateur.

— Salut, maman. Tu as passé une bonne journée ? lançai-

je, espérant détourner rapidement son attention de mon dîner improvisé.

— Très bien, même si la chaleur était étouffante. As-tu déjà mangé ? dit-elle en pénétrant dans la cuisine.

Son regard se posa sur le sandwich que j'avais préparé, son visage trahissant une exaspération. J'étais piégé, pris en flagrant délit de malbouffe.

— Je m'apprêtais justement à manger ça, dis-je en montrant mon sandwich.

— Il est hors de question que tu te nourrisse une fois de plus avec ça, dit-elle. Ton père aurait voulu que tu te nourrisse sainement. Et d'ailleurs, n'oublie pas de bien t'alimenter à New York.

Je rangeai mon repas de condamné dans le réfrigérateur, conscient de ne pas pouvoir négocier. Ma mère, une femme de caractère et de conviction, avait toujours placé mon bien-être en priorité. Elle avait ainsi mis en veille sa vie personnelle, ses rêves et même ses relations sociales pour me garantir le meilleur des avenir. Son dévouement à ma vie était incontestable, mais je savais que mon départ pour New York lui briserait le cœur. Pour elle, j'étais plus que son fils ; j'étais le centre de son univers. Ainsi la perspective de me voir quitter le cocon familial pour l'immensité intimidante de New York

était une source de grande inquiétude pour elle.

La cicatrice sur mon pouce, témoignage indélébile de mes années endurées comme victime de harcèlement, attira mon regard. À l'œil d'un étranger, elle pouvait paraître anodine, mais pour moi, elle représentait bien plus : un symbole de la barbarie que j'avais subie. Celle-ci était le résultat douloureux d'un camarade qui avait brutalement enfoncé un compas dans ma peau, dans un acte de cruauté gratuite destiné à divertir les autres. Je me rappelais encore des rires des élèves qui résonnaient comme une mélodie stridente pendant que j'essayais, sans succès d'arrêter l'hémorragie. Cette trace représentait plus qu'un simple stigmaté ; elle symbolisait maintenant une preuve indélébile de mon passé, une marque de honte que je caressais lors de mes périodes de stress, un souvenir amer que je désirais effacer. Étais-je angoissé à cet instant ? Indéniablement. L'idée de quitter Danbury, le berceau de mon enfance, pour me lancer dans la grande inconnue qu'était New York, était à la fois une nécessité et une source de peur.

L'anxiété de ma mère se ressentait dans la pièce alors que mes yeux continuaient de fixer ma cicatrice.

— As-tu fait des cauchemars ? me demanda-t-elle, d'un air qui se voulait désinvolte, mais qui ne l'était pas.

— Non, tout va bien, répondis-je, masquant la vérité qui était, elle, bien plus lugubre.

Dans les faits, j'avais fait un rêve accablant, de ceux qui hantaient régulièrement mes nuits et qui m'avaient arraché de mon sommeil, me laissant tremblant, en sueur et désespéré, incapable de me calmer sans recourir à un cachet de Xanax. Des dizaines de minutes s'étaient écoulées avant qu'il n'agisse, puis je m'étais rendormi dans un sommeil complètement perturbé.

— Si seulement ton père était encore avec nous... Il aurait su comment t'épauler, murmura-t-elle, sa voix empreinte de nostalgie et de tristesse.

— Tu fais déjà plus nécessaire, maman, répondis-je pour la rassurer.

Mon père nous avait quittés lorsque j'avais à peine 3 ans, emporté par un cancer fulgurant. Sa lutte courageuse n'avait pas suffi face à la maladie, laissant ma mère veuve et esseulée dans son chagrin. Selon elle, c'était un homme remarquable, mais mes souvenirs de lui étaient flous. Grandir sans lui, sans son soutien et sa protection, avait été un gigantesque défi. Je me demandais souvent si j'aurais enduré autant d'épreuves s'il avait été encore en vie. Depuis mon enfance, j'avais appris à exister sans sa présence, à me débrouiller seul, ressentant un

vide immense et un sentiment d'injustice permanent surtout à la rentrée des classes lorsque je devais mettre la profession de mon père sur le papier. Décédée n'est pas une profession. Avec le temps, j'avais développé une résilience extraordinaire, me créant une armure émotionnelle contre les coups durs du quotidien. Pour ma mère, c'était une tout autre affaire. Elle n'avait jamais vraiment surmonté la perte de son grand amour. Pour pallier à ce manque, elle s'était entièrement dévouée à mon éducation, mettant de côté ses aspirations personnelles. Ses rêves d'une carrière en droit s'étaient dissous, laissant place à un métier pour subvenir à nos besoins dans un restaurant local. Sa vie avait évolué dans un cycle de travail, de soins à la maison et d'attention portée à mon encounter. Elle avait sacrifié ses propres besoins et désirs pour m'élever et j'étais devenu le point central de son existence.

— Es-tu prêt pour demain ? As-tu fini de préparer tes affaires ? demanda-t-elle, tout en faisant revenir des oignons dans une poêle dans notre modeste cuisine.

— Oui, je le suis depuis des semaines, répondis-je avec assurance.

— Et à quelle heure Adam et son père viennent-ils te chercher ? continua-t-elle, ses yeux fixés sur la cuisson des ingrédients.

— Ils passeront à 5 heures du matin, mais connaissant Adam, ils ont de fortes chances d’être en retard, affirmai-je, un rictus en coin se dessinant sur mes lèvres.

Un petit rire s’échappa d’elle, un son rafraîchissant mêlant amusement et tristesse. Elle paraissait remarquablement calme, malgré l’inquiétude que devait susciter en elle mon départ.

— C’est tout à fait son genre, acquiesça-t-elle, dévoilant ses dents du bonheur dans un grand sourire teinté de tendresse, un regard mélancolique.

Adam, mon fidèle compagnon depuis l’enfance, avait toujours été plus qu’un ami pour moi : il était mon frère de cœur. Notre lien avait traversé les années, restant fort malgré les périodes d’éloignement. Ses études dans un lycée privé prestigieux avaient espacé nos rencontres, mais cela n’avait jamais altéré notre fraternité. Maintenant, une nouvelle aventure allait débiter : nous nous apprêtions à partager un appartement à New York, une expérience qui promettait de renforcer notre complicité. Adam se consacrerait à sa passion pour la musique, tandis que j’explorerais le monde de la littérature. Nous allions suivre deux chemins différents, mais ensemble dans cette grande ville qui nous garantissait de belles histoires à vivre.

— À table, annonça-t-elle, tandis que le parfum envoûtant des oignons caramélisés emplissait la cuisine.

— J'arrive, lui répondis-je, en me rapprochant de la table à manger.

Alors que nous nous asseyions, elle se lança dans une vérification minutieuse de mes préparatifs.

— As-tu tout préparé pour demain ? Les vêtements sont-ils sortis du sèche-linge ?

— Ne t'en fais pas, tout est prêt. Je suis paré et tu ne devrais pas avoir de craintes à ce sujet, tentai-je de la rassurer.

Elle soupira.

— Je n'y peux rien, c'est instinctif. Tu comprendras quand tu seras père, dit-elle doucement.

— Je le sais, maman, et je t'en suis reconnaissant. Mais n'oublie pas de prendre soin de toi, lui rappelai-je avec tendresse.

Elle me regarda, visiblement émue. Elle n'avait manifestement pas complètement intégré l'idée de mon départ imminent, une réalité qui allait bouleverser son existence et son quotidien. Des larmes commençaient à briller dans ses yeux alors qu'elle fixait son assiette, plongée dans un océan de réflexions silencieuses. La voir ainsi envahie par la mélancolie m'était difficile à supporter. Je me levai doucement, traversai

la petite longueur qui nous séparait pour l'envelopper dans une étreinte, offrant le réconfort que seuls les gestes peuvent transmettre.

— Tu vas énormément me manquer, maman. Mais sache que je serai toujours là pour toi, peu importe la distance, lui dis-je avec conviction. On restera en contact, grâce aux appels vidéo et aux messages. Et puis, New York n'est pas si loin, après tout.

Elle leva les yeux vers moi, un sourire timide se frayant un chemin à travers ses pleurs. Voir la tristesse dans son regard à l'idée de mon départ était déchirant, mais j'étais persuadé que c'était un passage nécessaire pour nous deux. Elle essuya ses larmes avec le revers de sa manche et m'enlaça. Nous restâmes ainsi blottis, l'un contre l'autre, chérissant ce moment de tendresse, un instant suspendu dans le temps avant l'inévitable séparation. Cet au revoir, rempli d'amour et de mélancolie, marquait non seulement la fin d'une ère, mais aussi le début d'une nouvelle étape dans nos quotidiens.

— Bonne nuit, maman, murmurai-je avec gentillesse.

— Bonne nuit, mon trésor. Essaie de trouver le sommeil sans médicaments ce soir, répondit-elle avec une douce sollicitude, trahissant son inquiétude constante pour mon bien-être.

J'aimais ma mère et j'aurais voulu lui dire que je n'allais pas prendre un Xanax pour m'endormir, mais ce serait lui mentir. Remontant les escaliers, je regagnais le sanctuaire de ma chambre qui était alors dans la pénombre. Assis sur mon lit, je pris un moment pour respirer profondément, me laissant envahir par un tourbillon d'émotions mêlant nervosité et excitation. L'idée de quitter Danbury, le théâtre de tant de souvenirs, pour l'immensité de New York, faisait battre mon cœur à un rythme effréné.

— New York... soufflai-je, une chaleur agréable m'envahit rien qu'à l'évocation du nom de cette ville.

Je tentais de me replonger dans mon livre, cherchant une dernière fois mon refuge dans ces pages familières. Après quelques minutes, ma concentration était au point mort, vacillant sur les ombres persistantes de mon passé. Des souvenirs d'humiliations et de douleurs, tant physiques qu'émotionnelles, m'assaillaient, me privant de la paix nécessaire pour me perdre dans ma lecture. Confrontée à ces souvenirs, mon angoisse s'immisçait dans tout mon être, suscitant des interrogations sur ma capacité à dépasser ces épreuves pour être véritablement heureux. J'ouvris le tiroir de ma table de chevet, y trouvant ma boîte de Xanax, un allié devenu trop habituel dans ma quête de tranquillité. Avec

résignation, je pris un comprimé, le laissant fondre sous ma langue en quête d'un soulagement temporaire.

Finalement, le sommeil s'empara de moi, une escapade bienvenue face à l'assaut de mes dernières pensées tumultueuses et le fardeau de mes souvenirs. Le Xanax était ma béquille depuis plusieurs années et je n'espérais qu'une chose : m'en libérer. Heureusement, dès demain, j'entamerais une nouvelle vie, différente, affranchie de la peur qui m'avait étouffée jusque-là. La perspective de ce nouveau départ, loin de l'emprise paralysante de l'anxiété, me berçait d'une douceur inattendue. Ou était-ce les effets du médicament ?

— Adam ?

— Ah... Euh, ouais...

Matthew, grimé en loup-garou, et Chloe, en chat noir, nous rejoignirent autour de la table basse, prenant place sur le canapé et les chaises que nous avions installés. En plus des toasts qu'Adam avait préparés, il avait aussi concocté des cocktails avec des noms tels que « sang humain » et « fumée de dragon ». Nous trinquâmes aux délicieuses boissons et à cette soirée particulière.

Nous commençâmes à nous amuser avec un jeu de société où nous devons résoudre des énigmes pour sortir d'une maison hantée puis Matthew anima une séance de contes d'épouvantes improvisée. Nous étions assis en cercle, à la lueur des bougies pour raconter nos histoires. Bien évidemment, les récits n'avaient rien d'originaux et étaient fortement inspirés de films et de livres, mais c'était un moment agréable.

La nuit avançait et nous décidâmes de faire un tour dans les rues pour admirer les décorations d'Halloween. Les citrouilles

illuminées projetaient une lueur surnaturelle sur les trottoirs. Les avenues étaient toujours si peuplées même à une heure si tardive. Les citadins, si banals habituellement, s'étaient métamorphosés en créatures monstrueuses en tout genre : vampire, loup-garou, la bête de Frankenstein, sorcières...

Finalement, nous atteignîmes Greenwich Village où avait lieu la parade avec des milliers de bêtes déambulant dans la joie et l'ivresse. Tous ces démons fantasques se dévoilaient dans les rues. Nous avançâmes dans la foule, mon cœur se mit à battre à tout rompre, mes yeux cherchaient la sécurité. L'angoisse se réveillait en moi tel un monstre qui surgit dans le noir. Je regardai tout autour, mes amis étaient fascinés par cette expérience que je venais à regretter. Leurs mots me parvenaient déformés, tantôt amplifiés, tantôt atténués. L'air frais me brûlait le visage et les poumons. Une main me serra la mienne. Je tournai la tête, c'était Julie qui me fixait avec inquiétude.

— Ça ne va pas ? me demanda-t-elle.

J'ouvris la bouche, mais aucun son n'en sortit. Elle m'enlaça dans ses bras.

— Tout va bien, tu n'es pas seul. Je reste avec toi. Suis-moi.

Elle me conduisit vers une rue adjacente, me tirant

miraculeusement de la foule. À mesure que nous avançons, les monstres présents diminuaient et se transformaient pour redevenir de simples passants, puis, peu à peu, disparurent. Julie m'emmena vers un arrêt de bus afin que l'on puisse s'asseoir.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

— J'ai... J'ai eu une crise d'angoisse, révélai-je, honteux.

— Tu en avais déjà eu ?

— Oui, j'en ai depuis plusieurs années, avouai-je.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

Je me sentais nul. Je fixais mes chaussures, n'osant pas croiser son regard de peur d'y lire la déception.

— Pardon.

— Ne t'excuse pas, je ne t'en veux pas. J'aurais juste aimé le savoir pour pouvoir t'aider, dit-elle. Je vais envoyer un message à Gwen pour la prévenir qu'on rentre. D'accord ?

— Oui, je veux bien.

Nous partîmes en direction de son appartement. La fatigue et la honte pesaient sur mes épaules et je n'avais qu'une hâte : arriver à bon port. Après une demi-heure qui m'avait semblé durer une éternité, nous parvînmes devant la porte de son domicile. Le silence du salon me réconforta plus que je ne l'eusse espéré.

— Veux-tu un thé ? proposa-t-elle.

— Oui, s'il te plait, répondis-je tandis que je m'asseyais sur le canapé.

— D'accord, je m'en occupe. Tu nous cherches un film ? lança-t-elle tandis qu'elle se trouvait dans la cuisine.

— Quel genre ? demandai-je.

— Comme tu le souhaites, c'est toi qui choisis ce soir.

Je décidai de mettre Iron Man que j'avais déjà vu, mais que j'appréciais toujours regarder lorsque j'étais un peu déprimé. Julie revint avec deux tasses.

— Merci, dis-je en prenant la mienne.

La chaleur du thé me réchauffa lentement, dissipant peu à peu l'angoisse qui m'avait envahi dans les rues animées de Greenwich Village. Nous nous installâmes confortablement sur le canapé, blottis sous un plaid épais. Le logo Marvel apparut à l'écran et nous nous laissâmes emporter par l'action palpitante de ce super-héros. Sa présence à mes côtés m'apaisa. Le film m'aidait à oublier l'incident de la soirée.

Au fil du temps, la tension qui m'avait envahi commença à disparaître, laissant place à un sentiment agréable et réconfortant. Le film toucha à sa fin, Julie déposa sa tasse vide sur la table basse et se tourna vers moi.

— Ça va mieux ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Veux-tu m'en parler ?

— Euh, je veux bien, dis-je.

Elle s'installa sur le canapé, prête à m'écouter lui raconter mon histoire, mon passé et mes démons.

— Euh, alors... Quand j'étais au Collège, j'ai subi du harcèlement de la part des autres élèves. Je n'avais pas d'amis, Adam était dans un internat, expliquai-je. Je suis tombé en dépression et on m'a prescrit des médicaments pour lutter contre la maladie. Mon départ pour New York était l'espoir d'oublier tout cela, me faire des amis et arrêter de prendre ces fichus comprimés, mais comme tu as pu le constater, je fais encore des crises d'angoisse.

Je fixai à présent les pieds de la table basse. J'avais honte, mais je me sentais aussi soulagé par cet aveu même si j'avais maintenant peur de sa réaction.

— Merci infiniment, dit-elle. Ça ne doit pas être facile, mais tu n'es plus seul à présent. Tu as des amis et je suis avec toi. As-tu cherché de l'aide depuis que tu es à New York ?

— Non, je pensais ne pas en avoir besoin.

— Je connais un psychiatre, je peux te donner son numéro si tu le souhaites.

— Oui, je veux bien... Merci.

— Tu n’as pas à me remercier. Nous sommes présents l’un pour l’autre et je ne te laisserai jamais tomber.

J’acquiesçai, sentant une bouffée de chaleur m’envahir. Ma crainte d’être jugé s’évapora. Nous restâmes là, à profiter de la tranquillité de son appartement, tandis que les rues de New York continuaient de résonner des rires et des festivités de la nuit.

Je me réveillai, les yeux lourds, l’esprit encore embrumé par les événements de la veille. Julie, couchée à côté de moi, dormait encore alors que je fixais le plafond en pleine réflexion. Je pensais à notre soirée et à mon échec. Je devais avancer. Je pris mon téléphone et sortis de la chambre pour appeler le docteur Katz qu’elle m’avait conseillé.

— Allô, cabinet du docteur Katz, que puis-je pour vous ? demanda la secrétaire au téléphone.

— Bonjour, je m’appelle Marc Andrew et je souhaiterais prendre rendez-vous avec docteur Katz.

— Très bien, êtes-vous disponible à 17 h 30 ?

— Oui.

— C’est noté, à tout à l’heure.

— Merci.

Je raccrochai, partagé entre la satisfaction et l’inquiétude

d'avoir pris ce rendez-vous. Je me rendis dans la cuisine pour préparer notre petit-déjeuner, un petit geste pour remercier Julie pour son aide. Je cherchai le café, sortis quelques fruits pour faire une salade et deux tranches de brioche. Après un quart de préparation, je rentrai dans la chambre, un plateau à la main.

— Mon amour, dis-je.

Julie ouvrit les yeux doucement, elle me regarda, un sourire naissant sur les lèvres.

— Oh, il ne fallait pas te donner tant de mal, dit-elle en se levant pour s'adosser à la tête du lit.

— Ce n'est pas grand-chose, répondis-je en posant le plateau sur la couette. Bon, j'ai appelé le cabinet du docteur Katz, j'ai rendez-vous en fin d'après-midi.

— C'est génial ! Voudras-tu que je t'accompagne ?

— C'est gentil, mais je vais y aller tout seul.

La journée avançait peu à peu, et mon anxiété augmentait à mesure que je me rapprochais de l'heure fatidique. Il était 17 h 30 et je me trouvais devant l'immeuble du psychiatre. Je brûlais d'impatience de surmonter cette épreuve et de l'oublier. Je savais que j'avais besoin d'aide, mais mon cerveau me disait de fuir, de rentrer chez moi et de m'enfermer dans ma chambre pour ne plus en sortir.

Je montai dans l'ascenseur, arrivai au 5^e étage, ouvris la porte du cabinet et me présentai à l'accueil.

— Bonjour, je m'appelle Marc Andrew, et j'ai rendez-vous à 18 h.

— Oui, vous pouvez patienter dans la salle d'attente. Le docteur Katz viendra vous chercher dans quelques minutes.

— Merci.

Je parcourus un long couloir pour arriver dans une petite pièce où se trouvaient quelques fauteuils ainsi que des photos de paysages. Il paraissait avoir fait le tour du monde. Je ne parvins pas à m'installer dans un siège, fouillant dans mon esprit en quête des premiers mots que j'allais pouvoir adresser à cet inconnu.

Plongé dans mes réflexions, la porte de la salle d'attente s'entrouvrit doucement, laissant apparaître un homme d'une cinquantaine d'années aux cheveux grisonnants, qui m'accueillit chaleureusement.

— Bonjour, je suis le docteur Katz. Vous devez être Marc. C'est un plaisir de vous rencontrer. Entrez et asseyez-vous, dit-il en désignant son bureau.

Je m'installai, cherchant à contenir mes émotions afin de paraître aussi calme que possible. Il prit place en face de moi, sortit un bloc-notes.

— Pour commencer, je tiens à vous féliciter d’avoir pris la décision de venir me voir. Rechercher de l’aide est une étape importante, dit-il en souriant.

Je hochai la tête, mais mes mains tremblaient légèrement sans que je ne puisse les contrôler.

— Maintenant, je voudrais que vous me parliez de vous. Pouvez-vous me dire ce qui vous a poussé à prendre rendez-vous ici ? poursuivit-il.

Je pris une profonde inspiration et commençai à raconter mon histoire : mes années à Danbury, des années de harcèlement et de ma dépression croissante qui ne m’avait pas quitté depuis que je résidais à New York. C’était la première fois que je partageais ces souvenirs avec un étranger, et cela me pesait.

Il m’écouta attentivement, notant quelques détails sur son carnet. Il me posa ensuite des questions pour mieux comprendre ma situation et les symptômes que je ressentais.

— Marc, ce que vous avez vécu est extrêmement douloureux et éprouver ces émotions est tout à fait normal. Vous avez fait un grand pas en avant en venant ici aujourd’hui, et nous allons travailler ensemble pour vous aider à vaincre vos difficultés et supprimer les crises d’angoisse de votre quotidien. La dépression est une bataille ardue, mais avec le

bon soutien, elle est surmontable. Comment vous sentez-vous en ce moment ?

Je pris une nouvelle fois une grande inspiration.

— Je me sens un peu nerveux, mais aussi soulagé d'avoir franchi ce cap, avouai-je.

Il me sourit.

— C'est une réaction tout à fait naturelle. Nous allons avancer à votre rythme. Pour les prochaines séances, nous discuterons davantage de votre ressenti. Nous travaillerons ensemble pour trouver des moyens de gérer votre anxiété. Vous n'êtes pas seul dans cette lutte, je suis là à présent.

Je sentis un poids s'alléger, sachant que j'avais un professionnel à mes côtés pour m'aider à dépasser mes faiblesses. Ce premier rendez-vous avait été difficile, mais c'était un premier pas vers la guérison.

Je sortais de l'immeuble soulagé et heureux. Je n'étais pas fou et je n'étais plus seul à combattre ma maladie. Je regardai les voitures qui circulaient dans le boulevard, les piétons qui déambulaient sur la chaussée. Je partis dans la direction de mon appartement pour retrouver Adam et lui raconter ma journée et surtout mon rendez-vous avec le docteur Katz.

Je marchais dans les rues, libéré d'un poids, les artères devenaient soudainement plus lumineuses, plus vivantes.

J'appréciais chaque petite chose, chaque détail que j'aurais autrefois ignoré. Les passants semblaient moins menaçants, et la ville, moins étouffante. Ma rencontre avec le Dr Katz m'avait donné de l'espoir et une nouvelle vision de l'avenir.

